

PETITE BIBLIOTHÈQUE COMMUNISTE

ROSA LUXEMBOURG

LE PROGRAMME COMMUNISTE

Suivi de

Que veut l'Union de Spartacus ?

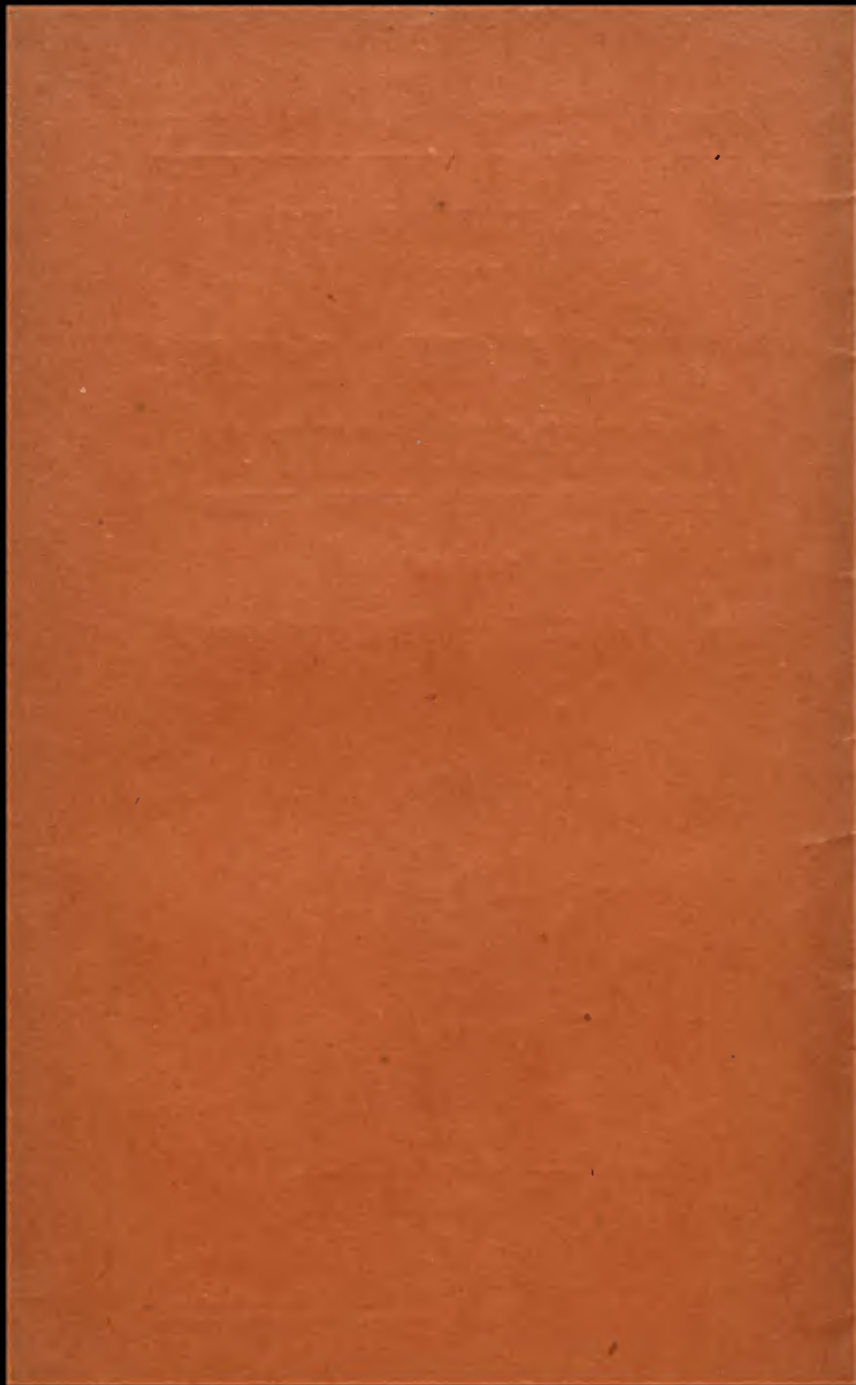


1922

LIBRAIRIE DE *L'HUMANITÉ*

142, RUE MONTMARTRE, PARIS

PRIX : 75 centimes



PETITE BIBLIOTHÈQUE COMMUNISTE

ROSA LUXEMBOURG

LE PROGRAMME COMMUNISTE

Suivi de

Que veut l'Union de Spartacus ?

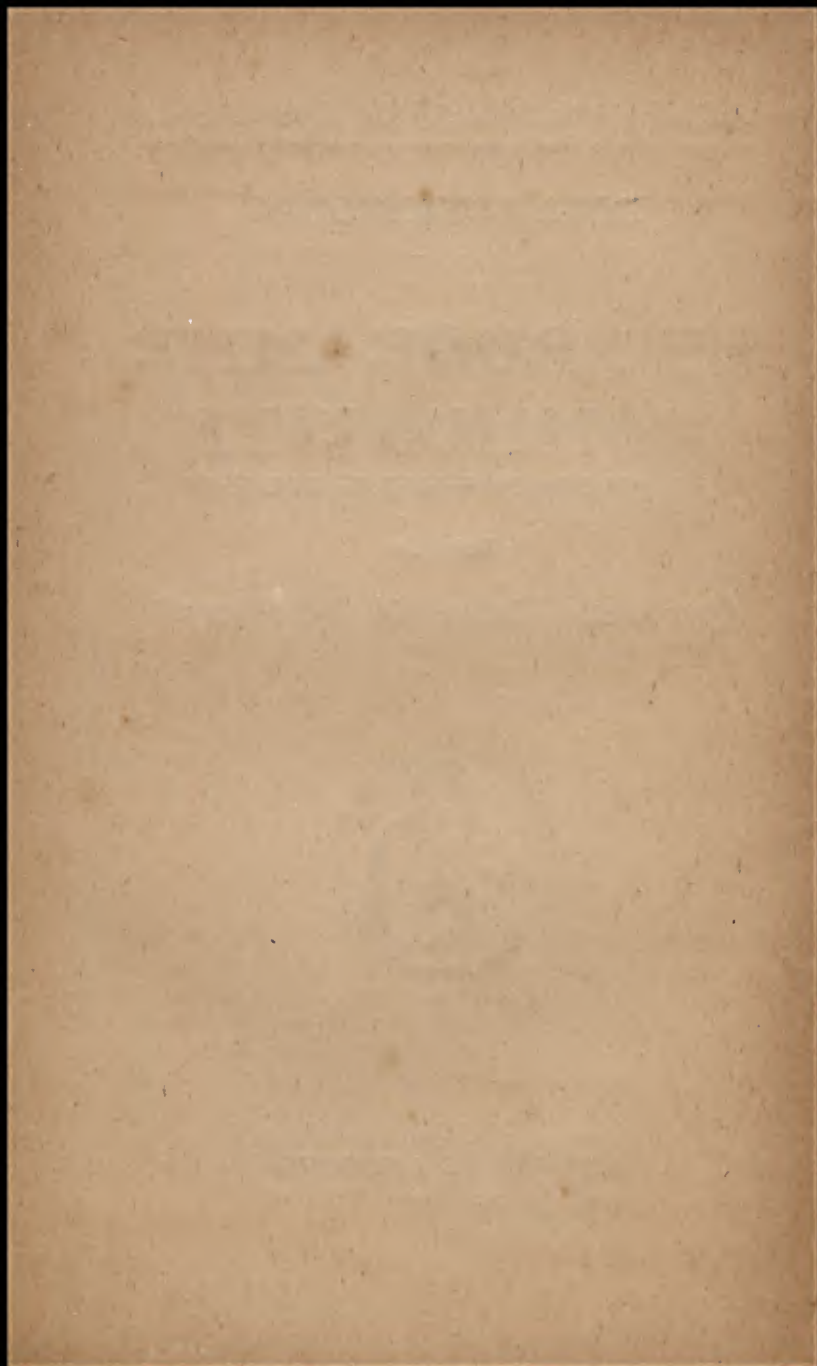


1922

LIBRAIRIE DE *L'HUMANITÉ*

142, RUE MONTMARTRE, PARIS





LE PROGRAMME COMMUNISTE

Discours prononcé
au Congrès inaugural du Parti Communiste
d'Allemagne (Ligue Spartacus)

29-31 Décembre 1918

CAMARADES!

Si nous décidons aujourd'hui de rédiger un programme, ce n'est pas seulement parce que nous nous sommes constitués hier en un parti indépendant, et qu'un nouveau parti doit officiellement adopter un programme; c'est pour des raisons historiques profondes, dont la principale est que nous sommes arrivés à une époque où il nous faut transformer complètement le programme traditionnel, social-démocratique, du prolétariat. Nous continuons la tâche qu'il y a exactement 70 ans, Marx et Engels avaient commencée dans le *Manifeste communiste*. Comme vous savez, le *Manifeste communiste* considérait le socialisme, la réalisation du but final du socialisme, comme la tâche immédiate de la Révolution prolétarienne. C'est là la conception que défendaient Marx et Engels au cours de la Révolution de 1848, et qu'ils considéraient comme devant être à la base de toute l'action prolétarienne, même dans le sens international.



A cette époque, d'accord en cela avec tous les dirigeants du mouvement ouvrier, ils croyaient que la tâche immédiate consistait à réaliser le socialisme. Pour cela, il était nécessaire de faire la Révolution politique et de s'emparer des pouvoirs publics. Plus tard, comme vous le savez, Marx et Engels procédèrent à une révision radicale de ce point de vue. Dans la première préface au *Manifeste*, rédigée en 1872 sous la signature commune de Marx et d'Engels, ils écrivirent ceci sur leur propre travail :

Ce passage (1) serait, en plus d'un point, rédigé tout autrement aujourd'hui. Etant donné le développement colossal de la grande industrie dans les vingt-cinq dernières années et l'organisation, qui s'est développée parallèlement, de la classe ouvrière en parti, étant données les expériences, d'abord de la Révolution de février, ensuite et surtout de la Commune de Paris, qui remit pour la première fois au prolétariat, pendant deux mois, la puissance politique, ce programme est aujourd'hui vieilli en certains points. La Commune notamment a démontré qu' « il ne suffit pas que la classe ouvrière s'empare de la machine de l'Etat pour la faire servir à ses propres fins » (2).

Et que dit ce passage, qu'on déclare vieilli? Voici ce que nous lisons, dans le *Manifeste communiste* (3).

Le prolétariat se servira de sa suprématie politique pour arracher petit à petit tout le capital à la bourgeoisie, pour centraliser tous les instruments de production dans les mains de l'Etat, c'est-à-dire du prolétariat organisé en classe régnante et pour augmenter au plus vite la quantité des forces productives.

(1) Le passage du chap. II relatif aux mesures révolutionnaires immédiates qu'aura à prendre le prolétariat lorsqu'il se sera emparé du pouvoir.

(2) *Manifeste communiste*, trad. Laure Lafargue, revue (Paris, 1922), p. 3-4.

(3) P. 37-38 de l'édition précitée.

Ceci, naturellement, ne pourra s'accomplir, au début, que par une violation despotique du droit de propriété et des rapports bourgeois de production, c'est-à-dire par la prise de mesures qui, au point de vue économique, paraissent insuffisantes et insoutenables, mais qui, au cours du mouvement, se dépassent elles-mêmes et sont indispensables comme moyen de bouleverser le mode de production tout entier.

Ces mesures, bien entendu, seront fort différentes dans les différents pays.

Cependant, pour les pays les plus avancés, les mesures suivantes pourront assez bien être mises en application :

1° Expropriation de la propriété foncière et affectation de la rente foncière aux dépenses de l'Etat;

2° Impôt fortement progressif;

3° Abolition de l'héritage;

4° Confiscation de la propriété de tous les émigrants et de tous les rebelles;

5° Centralisation du crédit dans les mains de l'Etat au moyen d'une banque nationale dont le capital appartiendra à l'Etat, et qui jouira d'un monopole exclusif;

6° Centralisation, dans les mains de l'Etat, de tous les moyens de transport;

7° Multiplication des manufactures nationales et des instruments de production, défrichement des terrains incultes et amélioration des terres cultivées d'après un système général;

8° Travail obligatoire pour tous, organisation d'armées industrielles, particulièrement pour l'agriculture;

9° Combinaison du travail agricole et du travail industriel, mesures tendant à faire graduellement disparaître la distinction entre la ville et la campagne;

10° Education publique et gratuite de tous les enfants, abolition du travail des enfants dans les fabriques, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, Combinaison de l'éducation avec la production matérielle, etc...

Comme nous le voyons, ce sont là, à peu près, les mêmes tâches que nous avons aujourd'hui à résoudre : la réalisation du socialisme. Entre l'époque où ce programme a été rédigé et l'époque actuelle, 70 années de développement capitaliste se sont écoulées, et la dialectique historique nous

oblige aujourd'hui à revenir à la conception, abandonnée par Marx et Engels comme étant une conception erronée. Marx et Engels avaient raison de la considérer autrefois comme erronée. Mais le développement du capitalisme, qui s'est produit depuis cette époque a fait que ce qui était autrefois une erreur est devenu aujourd'hui une vérité. Nous avons aujourd'hui à résoudre les mêmes problèmes devant lesquels se trouvaient Marx et Engels en 1848. Mais, dans l'intervalle, il y a eu, non seulement le développement du capitalisme, mais aussi celui de la classe ouvrière, en premier lieu de la classe ouvrière allemande, qui joue un rôle prépondérant au sein du prolétariat mondial. Ce développement s'est fait dans une forme toute particulière. Lorsque Marx et Engels, après les déceptions de la Révolution de 1848, eurent abandonné cette idée que le prolétariat est en mesure de réaliser immédiatement le socialisme, apparurent dans tous les pays des partis socialistes, social-démocrates, s'inspirant d'une conception entièrement différente. On déclara que la tâche immédiate était la lutte quotidienne dans le domaine politique et économique, en vue de former peu à peu les armées prolétariennes capables, avec la maturité du développement capitaliste, de réaliser le socialisme. Cette modification complète de la base du programme socialiste revêtit en Allemagne une forme très typique. Jusqu'à l'éroulement du 4 août, le programme de la social-démocratie allemande était le programme d'Erfurt (1), où les soi-disant tâches minima immédiates figu-

(1) Substitué en 1891 au programme de Gotha (voir le programme d'Erfurt à l'appendice de : KARL MARX. *Critique du Programme de Gotha*, Paris, 1922, p. 68-74).



raient au premier plan et où le socialisme n'était représenté que comme un phare lointain, comme un but final. Mais ce qui importe de savoir, ce n'est pas ce qui est inscrit dans le programme, c'est comment on comprend celui-ci. Et en faveur de cette conception du programme, il y avait un document historique important de notre mouvement ouvrier, à savoir la préface rédigée en 1895 par Frédéric Engels pour la *Lutte des classes en France*.

Camarades, ce n'est pas par pur intérêt historique que je traite cette question; c'est pour des raisons d'intérêt actuel et pour être à la hauteur de la tâche historique que nous avons à accomplir que nous plaçons aujourd'hui notre programme sur la base où Marx et Engels avaient placé le leur en 1848. Tout en apportant les modifications nécessitées par le développement historique qui a eu lieu dans l'intervalle, nous avons le devoir de procéder à une révision claire de la conception en cours au sein de la social-démocratie allemande jusqu'à la guerre. C'est ici que nous devons procéder officiellement à cette révision.

Camarades! Comment Engels a-t-il traité la question dans sa célèbre préface à la *Lutte des classes en France*, écrite en 1895, par conséquent après la mort de Marx? Jetant un regard en arrière jusqu'à l'année 1848, il déclare qu'il est inexact de penser qu'on se trouve au seuil de la Révolution prolétarienne. Puis il continue ainsi :

L'Histoire nous a donné tort, à tous ceux qui pensaient de cette façon. Elle a démontré que la situation économique sur le continent était encore loin d'être mûre pour une suppression de la production capitaliste. Elle l'a démontré par la Révolution économique qui s'est emparée de tout le continent depuis 1848, qui vient



seulement maintenant d'introduire vraiment la grande industrie en France, en Autriche, en Hongrie, en Pologne et, en dernier lieu, en Russie, et qui a fait de l'Allemagne un pays industriel de premier ordre, tout cela sur la base capitaliste, base encore très extensible en 1848.

Il montre ensuite comment tout s'est transformé depuis cette époque et arrive à la question de savoir quelles sont, en Allemagne, les tâches du parti.

La guerre de 1870-71 et la défaite de la Commune ont, ainsi que Marx l'avait prévu, transporté le pivot du mouvement ouvrier de France en Allemagne. En France, on a naturellement besoin de nombreuses années afin de se relever de la saignée de mai 1871. Par contre, en Allemagne, où la pluie des milliards français eut pour résultat de développer d'une façon inouïe l'industrie, la social-démocratie se développa plus rapidement encore. Grâce à l'intelligence avec laquelle les ouvriers allemands surent utiliser le suffrage universel, introduit en 1866, la croissance formidable du Parti se manifesta nettement par des chiffres incontestables.

Viennent ensuite les chiffres indiquant notre progression inouïe d'une élection à l'autre. Engels en conclut ce qui suit :

Cette utilisation si heureuse du suffrage universel fit apparaître une nouvelle méthode de lutte prolétarienne, qui s'étendit bientôt rapidement. On trouva que les institutions au moyen desquelles la bourgeoisie organise sa domination offrent au prolétariat de larges possibilités de les combattre. On participa à toutes les élections au Landtag, conseils municipaux, tribunaux professionnels, on disputa à la bourgeoisie chaque position occupée par une partie suffisante de la classe ouvrière. Et il arriva ainsi que la bourgeoisie et le gouvernement commencèrent à craindre davantage l'action légale du parti ouvrier que son action illégale, plus les élections que l'insurrection.

Ici, Engels se livre à une critique en règle de l'illusion selon laquelle, dans les conditions du



capitalisme moderne, le prolétariat peut obtenir quelque chose par le moyen d'une révolution de rue. Or, étant donné que nous sommes aujourd'hui dans une révolution de rue, avec toutes les conséquences qu'elle comporte, il est indispensable que nous examinions de près cette conception qui a régné au sein de la social-démocratie allemande jusqu'à la guerre et qui est responsable de la trahison du 4 août. (*Très bien!*)

Je ne veux pas dire par là qu'Engels est responsable de tout ce qui s'est passé depuis en Allemagne, je veux simplement dire : voici un document classique de la conception en vigueur au sein de la social-démocratie allemande et qui la tua. Dans ce document, Engels, avec toute sa connaissance des choses militaires, vous démontre qu'étant donné le développement du militarisme, de l'industrie et des grandes villes, c'est une pure folie que de croire que le prolétariat est capable de faire des révolutions de rue et d'y remporter la victoire. Or, cette affirmation contenait deux choses : d'une part, l'idée que la lutte parlementaire, en opposition à l'action révolutionnaire directe du prolétariat, est, pour ainsi dire, le seul moyen de la lutte de classe — c'est là la théorie du parlementarisme en tant que seule méthode d'action possible — et d'autre part, l'idée que l'armée, c'est-à-dire la masse des prolétaires en uniforme, l'organisation la plus puissante de l'Etat de classe, est complètement réfractaire à toute influence socialiste. Et quand Engels dit qu'étant donné le développement des armées modernes, c'est une folie de croire que le prolétariat puisse venir à bout de soldats armés de mitrailleuses et des formidables moyens de combat de la technique moderne, il part ouvertement de cette supposition que quiconque est soldat est



nécessairement et pour toujours un appui pour la classe dominante.

Cette erreur, du point de vue de notre expérience actuelle et chez un homme qui fut à la tête de notre mouvement, serait presque incompréhensible si l'on ne savait pas dans quelles conditions exactes le document historique que je viens de citer a été rédigé. En considération du respect que nous devons à nos deux grands maîtres et particulièrement à Engels, mort beaucoup plus tard que Marx, et qui représenta l'honneur et le point de vue de Marx, il est nécessaire de marquer que, comme l'on sait, Engels a rédigé cette préface sous la pression directe de la fraction parlementaire de cette époque. A cette époque — après le retrait de la loi sur les socialistes, au début des années 90, un fort courant de gauche se manifestait au sein de la social-démocratie allemande contre la tendance à vouer complètement celle-ci à la lutte parlementaire. Pour battre théoriquement ces éléments de gauche et annihiler pratiquement leur influence, pour détourner d'eux les larges masses en se servant de l'autorité de notre grand maître, Bebel et ses amis (c'était également caractéristique de la situation à cette époque : la fraction parlementaire décidait, en théorie et en pratique, du sort du parti) ont amené Engels, qui vivait à l'étranger et dut se rendre à leurs assurances, à écrire cette préface, sous prétexte de détourner le mouvement ouvrier allemand des déviations anarhistes. A partir de cette époque, cette conception prévalut complètement au sein de la social-démocratie allemande et nous conduisit au beau résultat du 4 août. C'était la théorie du rien-que-le-parlementarisme. Engels n'a pas assisté aux conséquences pratiques de cette utilis-



tion de sa préface. J'en suis persuadé : quand on connaît les œuvres de Marx et d'Engels, quand on connaît l'esprit révolutionnaire vivant et non altéré qui se dégage de tous leurs écrits, on doit être sûr qu'Engels et Marx lui-même, s'il avait vécu plus longtemps, auraient été les premiers à protester contre les déviations résultant de cette théorie de l'exclusive action parlementaire, contre cet abâtardissement du mouvement ouvrier qui date en Allemagne de plusieurs dizaines d'années avant le 4 août — car le 4 août n'est pas brusquement tombé du ciel, mais n'est qu'une conséquence logique de tout le développement précédent (*Très bien!*) — et qu'ils auraient employé toute leur énergie pour empêcher le char de rouler dans le marais. Malheureusement Engels est mort en 1895, l'année même où il écrivit sa préface. Après sa mort, la direction théorique de notre parti est passée des mains d'Engels dans celles d'un Kautsky, et, chaque fois qu'au cours d'un Congrès, un groupe plus ou moins nombreux d'éléments de la gauche, luttant contre l'abâtardissement du parti, dont chacun pouvait prévoir les conséquences néfastes, s'élevait contre la théorie du parlementarisme exclusif, on les traitait d'anarchistes, d'anarcho-socialistes, au moins d'antimarxistes. On couvrait du manteau du marxisme officiel toute hésitation, tout recul devant la véritable lutte de classe, tout ce qui était de nature à adapter la social-démocratie allemande et le mouvement ouvrier allemand à la société capitaliste, à la détourner de tout effort en vue d'ébranler cette société.

Aujourd'hui, camarades, nous pouvons dire que nous sommes de nouveau avec Marx. En déclarant dans notre programme : le devoir immédiat du prolétariat consiste — en quelques



mots — à réaliser le socialisme et à supprimer complètement le régime capitaliste, nous ne faisons autre chose que répéter ce que Marx et Engels disaient déjà en 1848, ce qu'ils ont toujours maintenu en principe. Nous voyons maintenant ce que c'est que le véritable marxisme et en quoi consistait ce faux marxisme (*Très bien!*) qui, pendant si longtemps, s'est fait passer pour le marxisme officiel au sein de la social-démocratie allemande. Vous voyez ce que sont devenus les représentants de ce marxisme-là : des complices des Ebert, David et consorts. Ce sont là les représentants officiels de cet enseignement qu'on a fait passer si longtemps à nos yeux comme le véritable enseignement marxiste. Non, le marxisme ne mène pas à cela : faire une politique contre-révolutionnaire avec les Scheidemanniens. Le véritable marxisme combat contre ceux qui s'efforcent de l'alléger. Ainsi qu'une taupe, il mine les fondements de la société capitaliste et le résultat est qu'aujourd'hui les meilleurs éléments du prolétariat allemand marchent avec nous, sous le drapeau de la Révolution et que nous avons des partisans jusque dans le camp de la contre-révolution.

Ainsi, camarades, comme je vous l'ai déjà dit, nous sommes aujourd'hui, conduits par la dialectique historique et enrichis par l'expérience du développement capitaliste des 70 dernières années, à la même place où étaient Marx et Engels en 1848, lorsqu'ils déroulèrent pour la première fois l'étendard du socialisme international. Autrefois, lorsqu'on crut devoir corriger les erreurs et les illusions de 1848, on s'imagina que le prolétariat avait encore devant lui une très longue période de temps avant de pouvoir réaliser le socialisme. Naturellement, on ne fixait pas



de date déterminée pour l'écroulement du capitalisme, mais on pensait avoir beaucoup de temps devant soi, et c'est ce qui ressort précisément de la préface écrite par Engels en 1895. Il nous est possible maintenant d'en juger. Est-ce que, en comparaison du développement des luttes de classe d'autrefois, cela n'a pas été une très courte période de temps? 70 ans de développement du grand capitalisme ont suffi pour que nous pensions sérieusement à supprimer le régime capitaliste. Bien plus encore : non seulement nous sommes aujourd'hui en état de remplir cette tâche, non seulement nous y sommes obligés vis-à-vis du prolétariat, mais c'est même notre seul moyen de sauver l'humanité (*Vifs applaudissements.*)

En effet, camarades, la guerre a-t-elle fait de la société bourgeoise autre chose qu'un immense amas de décombres? Il est vrai que tous les moyens de production et presque tous les moyens de domination les plus importants sont encore aux mains de la bourgeoisie, nous ne nous faisons aucune illusion là-dessus. Mais, en dehors des tentatives désespérées de rétablir l'exploitation par des bains de sang, cela n'a abouti à rien d'autre qu'à l'anarchie. La situation est aujourd'hui telle que l'humanité est placée devant le dilemme suivant : ou le socialisme ou la barbarie. La bourgeoisie est complètement incapable de résoudre les problèmes posés par la guerre sur la base de sa domination de classe et du régime capitaliste. Et c'est pourquoi nous avons repris la parole sur laquelle est fondé le socialisme scientifique et que Marx et Engels ont proclamée dans le *Manifeste communiste* : le socialisme devient une nécessité historique, au sens le plus exact du mot. Le socialisme est devenu une nécessité histori-



que, non pas seulement parce que le prolétariat ne veut plus vivre dans les conditions que lui impose la société capitaliste, mais parce que si le prolétariat ne remplit pas sa tâche historique et ne réalise pas le socialisme, c'est la chute dans la barbarie. (*Vifs applaudissements.*)

C'est là, camarades, le principe général du programme que nous avons à adopter aujourd'hui et dont le projet a paru dans la brochure intitulée : *Que veut l'Union de Spartacus?* (1) Il est en contradiction formelle avec le point de vue sur lequel repose le programme d'Erfurt, et avec la distinction entre les revendications immédiates, dites minima, en vue de la lutte politique et économique, et le but final du socialisme, considéré comme programme maximum. C'est en ce sens que nous avons résumé les résultats du développement des 70 dernières années, ainsi que les conséquences immédiates de la guerre : il n'y a plus actuellement pour nous de programme minimum ou maximum. Le socialisme n'est qu'une seule et même chose : il est le minimum de ce que nous avons aujourd'hui à réaliser. (*Très bien!*)

Je n'ai pas l'intention de m'appesantir sur chacune des mesures contenues dans notre projet de programme, étant donné que vous avez la possibilité de prendre position au sujet de chacune d'entre elles et cela nous prendrait trop de temps, si nous voulions les discuter en détail. Je veux m'attacher seulement à étudier les grands traits de notre programme qui le distinguent du programme traditionnel de la social-démocratie allemande. Par contre, j'estime qu'il est beaucoup plus important que nous tombions d'accord sur la façon dont nous devons juger la si-

(1) V. plus loin, p. 38-48, le texte de cette brochure.



tuation concrète et quels sont les tâches tactiques, les mots d'ordre pratique qu'imposent la situation politique, le développement passé et celui à prévoir pour l'avenir de la Révolution. Je me propose ici de discuter la situation politique, en partant de l'idée, dont je vous ai parlé, de la réalisation du socialisme, en tant que tâche immédiate, idée qui doit être à la base de toute notre action.

Camarades, le Congrès d'aujourd'hui, qui, je puis le dire avec fierté, est le Congrès constituant du seul Parti socialiste révolutionnaire du prolétariat allemand, par hasard ou plutôt non, pas par hasard, se réunit à un tournant dans le développement de la Révolution allemande. On peut dire qu'avec les événements des derniers jours, la première phase de la Révolution allemande a pris fin, que nous entrons actuellement dans une phase nouvelle et qu'il est de notre devoir, afin de mieux comprendre l'avenir, de nous livrer à une critique approfondie de ce qui a été fait, pour pouvoir faire mieux à l'avenir. C'est pourquoi nous allons étudier attentivement la première phase de la Révolution.

Elle a commencé le 9 novembre. La Révolution du 9 novembre a été une Révolution pleine d'incertitudes et de faiblesses. Cela n'est pas étonnant. Elle venait après quatre années de guerre, quatre années au cours desquelles le prolétariat allemand, grâce à l'éducation reçue de la social-démocratie et des syndicats libres, trahit son devoir socialiste, comme cela ne se vit dans aucun autre pays du monde. Quand on se place sur le terrain du développement historique — et c'est ce que nous faisons, en qualité de marxistes et de socialistes — il est clair qu'en Allemagne, après l'exemple du 4 août et l'expérience des quatre



années de guerre, une Révolution prolétarienne consciente ne pouvait pas se produire le 9 novembre. La Révolution du 9 novembre fut bien plus le résultat de l'écroulement de l'impérialisme allemand que de la victoire d'un nouveau principe. (*Approbaton.*) Elle éclata au moment où l'impérialisme s'écroulait, tel un colosse aux pieds d'argile, pourri intérieurement. Ce qui suivit fut un mouvement plus ou moins chaotique, sans but bien précis, dans lequel seul, le mot d'ordre des Conseils d'ouvriers, de paysans et de soldats constituait un élément de force. C'est là le trait principal de cette Révolution, le trait qui lui donna immédiatement le caractère d'une Révolution prolétarienne, malgré toutes les insuffisances et les faiblesses du début, et nous ne devons jamais oublier de répondre, quand on accusera devant nous les bolcheviks russes : — Mais où avez-vous appris l'a b c de votre Révolution? C'est aux Russes que vous avez emprunté l'idée des Conseils ouvriers (*Approbaton*) et ceux qui considèrent qu'il est de leur devoir, à la tête de ce gouvernement allemand soi-disant socialiste, d'écraser la Révolution russe, en collaboration étroite avec les impérialistes anglais, eux-là s'appuient également sur des Conseils d'ouvriers et de soldats, et ils sont obligés de reconnaître que c'est la Révolution russe qui s'est lancée la première dans la voie de la Révolution mondiale. Nous pouvons le dire avec certitude : dans quelque pays que la Révolution prolétarienne éclate, après l'Allemagne, son premier geste sera d'instituer les Conseils d'ouvriers et de soldats. (*Très juste!*) C'est précisément cela qui constitue le caractère international de la Révolution allemande et qui la distingue complètement de toutes les autres révolutions bourgeoises. Et ce qui caractérise bien



les contradictions dialectiques dans lesquelles cette Révolution — comme d'ailleurs toutes les autres révolutions — se meut, c'est que, dès le 9 novembre, dès qu'elle poussa son premier cri, elle créa les institutions qui nous conduisent jusque dans le socialisme : les Conseils d'ouvriers et de soldats, institutions autour desquelles tout se groupa.

Il est aussi très caractéristique que la Révolution ait trouvé cette formule, bien que le 9 novembre elle ait reculé jusqu'à se laisser enlever des mains par faiblesse, manque d'initiative et de claire compréhension de ses devoirs, dès la deuxième journée de la Révolution, la moitié des instruments du pouvoir qu'elle avait conquis. Nous voyons donc, par cet exemple, que la Révolution d'aujourd'hui subit la loi toute-puissante de la nécessité historique qui nous pousse à parvenir au but malgré toutes les difficultés et les fautes que nous commettons. Mais nous devons dire d'autre part, en comparant ce mot d'ordre si net et la pratique insuffisante que nous constatons : c'étaient là les premiers pas de la Révolution qui doit encore accomplir quelque chose de formidable pour arriver à la pleine réalisation de ses premiers mots d'ordre.

Camarades, cette première phase de la Révolution est caractérisée par bien des illusions. La première illusion que s'étaient faite les ouvriers et les soldats qui ont combattu pour la Révolution, c'était : l'illusion de l'unité dans le soi-disant Socialisme. Qu'y a-t-il de plus caractéristique des faiblesses intérieures de la Révolution du 9 novembre que le fait qu'à la tête du mouvement se sont placés des éléments qui, deux heures avant que la Révolution éclatât, ont pensé que leur rôle était d'exécuter l'opinion contre elle, de la rendre impos-



sible : les Ebert-Scheidemann en compagnie de Haase ! L'idée de l'union des différents courants socialistes dans l'allégresse de l'unité, c'était la devise de la Révolution du 9 novembre. Cette illusion devrait être noyée dans le sang, nous nous en sommes seulement rendu compte dans les derniers jours ; cette illusion était aussi commune aux Ebert-Scheidemann et aux bourgeois. La bourgeoisie croyait, dans ce stade, grâce à la combinaison Ebert-Haase, grâce au mouvement socialiste, pouvoir brider les masses prolétariennes et étouffer la Révolution socialiste ; le gouvernement Ebert-Scheidemann croyait pouvoir arrêter les masses ouvrières dans leur lutte de classe socialiste, avec l'aide des soldats du front. Ce sont là les diverses illusions qui expliquent les événements qui ont eu lieu. Toutes ces illusions se sont complètement évanouies. Nous avons vu que l'unité entre Haase et Ebert-Scheidemann sous le bouclier du « Socialisme » ne servait en réalité qu'à masquer une politique purement contre-révolutionnaire. Nous avons été guéris de cette illusion comme dans toutes les Révolutions. Il existe une méthode révolutionnaire bien déterminée pour guérir le peuple de ses illusions ; malheureusement cette cure s'achète avec le sang du peuple. Il en est exactement des Révolutions précédentes comme de celle-ci. C'est le sang des victimes de la Chausseestrasse, le 6 décembre, c'est le sang des matelots assassinés le 24 décembre qui a servi de leçon aux larges masses : ce que vous avez constitué en gouvernement socialiste n'est autre chose qu'un gouvernement de la contre-révolution bourgeoise. Celui qui tolère plus longtemps cet état de choses, travaille contre le Prolétariat et contre le Socialisme. (*Très bien.*) Voilà la leçon donnée aux masses.



Camarades, l'illusion des Ebert-Scheidemann, de pouvoir retenir encore le Prolétariat, avec l'aide des soldats du front, s'est effondrée elle aussi. Quels sont en effet les événements du 6 et du 24 décembre? Nous avons pu constater l'hésitation qui a saisi les soldats, nous avons pu assister à un changement critique de leur idéologie en face de ces messieurs qui voulaient les employer comme chair à canon, contre le Prolétariat socialiste. Ceci aussi rentre dans la loi du développement objectif nécessaire de la Révolution socialiste : les diverses troupes de la Révolution prolétarienne sont amenées, petit à petit, par leur propre expérience, souvent amère, à reconnaître le juste chemin de la Révolution. On a dirigé sur Berlin des troupes fraîches de soldats, qui devaient écraser les mouvements du Prolétariat socialiste. Nous avons vu que de diverses casernes on a demandé des tracts du groupe Spartakus. Camarades, c'est la conclusion de la première phase. Les espérances que fondaient les Ebert-Scheidemann sur les possibilités d'arrêter le Prolétariat avec l'aide des soldats moins avancés, sont déjà en grande partie ébranlées. Ce à quoi il faut s'attendre, dans un temps peu éloigné, c'est qu'on comprenne plus clairement et révolutionnairement la situation, même dans les casernes. Le Prolétariat en lutte s'en trouve renforcé, le camp de la contre-révolution en est affaibli. Quelqu'un devait encore perdre ses illusions, et c'était la bourgeoisie, la classe dominante. Si vous lisez la presse des journées qui ont suivi les événements du 24 décembre, vous observez nettement de l'indignation et du désenchantement : les laquais d'en haut se sont montrés tout à fait incapables. (*Très bien.*) On s'attendait à ce que Ebert-Scheidemann se révélassent comme les hommes forts qui arrêteraient



la bête. Qu'ont-ils fait? Ils ont organisé quelques malheureux putsch (1). L'hydre de la Révolution en est sortie, la tête haute et encore plus décidée. C'était donc une désillusion générale! Le Prolétariat a perdu toute illusion sur l'accouplement Ebert-Scheidemann-Haase en un gouvernement socialiste. Les Ebert-Scheidemann ont perdu l'illusion de pouvoir maintenir les prolétaires en blouses à l'aide des prolétaires en uniforme. La Bourgeoisie a perdu l'illusion de détourner de ses buts la Révolution socialiste, en Allemagne, en se servant des Ebert-Scheidemann-Haase. C'était un bilan négatif, un lambeau éclatant d'illusions perdues. Mais le fait que ces lambeaux déchirés subsistent après la première phase de la Révolution est une grande victoire pour le Prolétariat; car il n'y a rien de plus désastreux pour la Révolution que l'illusion, il n'y a rien qui ne lui soit plus profitable que la vérité. A ce sujet, je puis m'appuyer sur l'opinion d'un classique allemand, qui n'était pas un révolutionnaire du Prolétariat, mais un révolutionnaire de l'intelligence bourgeoise, je veux parler de Lessing, qui a écrit dans ses dernières œuvres, étant bibliothécaire à Wolfenbüttel, les lignes suivantes qui me sont fort sympathiques et me paraissent intéressantes :

Je ne sais si c'est un devoir de sacrifier le bonheur et la vie à la vérité... Mais je sais que c'est un devoir, quand on veut enseigner la vérité, de l'enseigner entièrement ou pas du tout, de l'enseigner clairement, sans énigme, sans ambages, sans se méfier de sa puissance... Car plus l'erreur est grossière, plus le chemin de la vérité est court et direct; au contraire, l'erreur raffinée peut nous éloigner à jamais de la vérité, d'autant plus qu'il crève les yeux que c'est une erreur... Celui qui ne pense qu'à présenter la vérité à l'homme que masquée ou

(1) Emeutes.



faudée, celui-là voudrait bien en être le courtier, il n'en a jamais été que l'amateur.

Camarades, MM. Haase, Dittmann, etc., ont voulu présenter, à l'homme, la Révolution, la marchandise socialiste, sous toutes sortes de masques et de fards, ils se sont montrés les courtiers de la contre-Révolution; aujourd'hui, nous nous sommes débarrassés de ces équivoques, la marchandise est exposée aux yeux du peuple allemand dans la stature carrée de MM. Ebert et Scheidemann. Aujourd'hui, l'esprit le plus obtus ne peut le méconnaître : c'est la contre-Révolution en chair et en os. Quelles sont les perspectives d'avenir, maintenant que nous avons dépassé la première phase de développement? Il est certain qu'il ne s'agit pas de prophétiser, mais il s'agit de tirer les conséquences logiques des événements que nous avons vécus jusqu'ici et d'en tirer des prévisions sur l'évolution prochaine de manière à déterminer notre tactique et la forme de notre lutte.

Camarades, où conduit la route? Les derniers agissements du nouveau gouvernement Ebert-Scheidemann vous en donnent une idée bien nette. Comment le gouvernement socialiste peut-il se diriger après que toutes les illusions sont disparues? Ce gouvernement s'appuie de moins en moins sur les grandes masses prolétariennes; outre la petite-bourgeoisie, il n'est plus soutenu que par des restes, de tristes restes de prolétaires. Il est très difficile de dire combien de temps ceux-ci suivront encore les Ebert-Scheidemann. Ils perdront toujours plus l'appui des soldats, car les soldats commencent à critiquer et à réfléchir; ils ont perdu tout crédit auprès de la bourgeoisie, parce qu'ils ne se sont pas montrés suffisamment forts. Où peut donc conduire la route qu'ils se sont choisie? Ils en auront bientôt fini de la



comédie de politique socialiste; et si vous lisez le nouveau programme de ces Messieurs, vous verrez qu'ils abordent à toute vapeur la deuxième phase, celle de la contre-Révolution, je devrais même dire celle de la restauration de l'état de choses antérieur à la Révolution.

Quel est le programme du nouveau gouvernement? C'est l'élection d'un président, qui détienne une position mixte entre le roi d'Angleterre et le président des Etats-Unis d'Amérique (*très bien*), à peu de choses près, l'élection d'un roi Ebert; en deuxième lieu, le rétablissement du Conseil fédéral. Vous pouvez lire aujourd'hui les revendications des gouvernements de l'Allemagne du Sud qui soulignent le caractère fédéral de l'Etat allemand. Le rétablissement du bon vieux Conseil fédéral et naturellement aussi de son annexe, le Reichstag allemand, n'est plus qu'une question de quelques semaines. Camarades, les Ebert-Scheidemann cherchent à restaurer purement et simplement l'ancien état de choses, mais eux-mêmes se plaacent sur un plan incliné, qui les poussera à l'abîme en leur rompant les membres. Car le 9 novembre il n'était déjà plus possible de rétablir le système antérieur et aujourd'hui nous en sommes à des centaines de lieues. Le gouvernement, pour conserver la confiance de l'unique classe dont il représente les véritables intérêts, pour la renforcer — cette confiance que les derniers événements ont ébranlée — se verra forcé de faire une politique toujours plus contre-révolutionnaire. Ces revendications des Etats de l'Allemagne du Sud, publiées aujourd'hui dans les journaux de Berlin, déouvrent une tendance à établir, comme on dit, une sûreté puissante, ce qui veut dire en bon allemand : déréter l'état de siège contre les éléments « anarhistes », « puts-



chistes » et « bolchévistes », c'est-à-dire tous les éléments socialistes. Les événements forceront les Ebert-Scheidemann à exercer la dictature, avec ou sans état de siège. Le processus antérieur, la logique des événements, nous feront assister, dans la deuxième phase de la Révolution, à une dissociation beaucoup plus aiguë, à des luttes de classe beaucoup plus formidables; une dissociation beaucoup plus accentuée, non seulement parce que les arguments politiques, que j'ai dénombrés jusqu'ici, aboutissent à la lutte entre la Révolution et la contre-Révolution, mais aussi parce qu'un nouveau feu, une nouvelle flamme jaillit des profondeurs et se répand dans l'ensemble et ce sont là les luttes économiques.

Il est très caractéristique que la première période de la Révolution, jusqu'au 24 décembre, ait été — nous devons nous en rendre compte d'une façon nette et précise — uniquement une Révolution politique; c'est là qu'il faut chercher l'hésitation, l'insuffisance et l'inconscience de cette Révolution. C'était le premier stade d'un bouleversement dont les pouvoirs principaux sont du domaine économique : déplacement des rapports économiques. Elle était ingénue, inconsciente comme un enfant qui marche à tâtons, sans savoir où il va; elle n'avait encore, comme nous l'avons dit, qu'un caractère purement politique; ce n'est que dans les dernières semaines que nous avons remarqué des grèves spontanées. Nous allons en parler.

C'est là la nature même de cette Révolution : le mouvement de grèves se développe, elles doivent faire le centre, l'objet principal de la Révolution. (*Très juste.*) C'est, en effet, une Révolution économique qui se transformera en Révolution socialiste. Mais il n'y a que les masses qui puissent



lutter pour le socialisme, front contre front, avec le capitalisme. La lutte se déroule dans chaque atelier; chaque prolétaire lutte contre son patron. Ce n'est qu'ainsi que la lutte deviendra une Révolution socialiste.

A la vérité, par irréflexion, on se représentait autrement le cours des événements. On pensait qu'il suffisait de renverser l'ancien gouvernement, de le remplacer par un gouvernement socialiste, ensuite d'édieter des décrets, pour réaliser le socialisme. Encore une fois, ce n'était qu'une illusion. Des décrets ne réalisent et ne peuvent pas réaliser le socialisme, même s'ils sont l'œuvre d'un gouvernement socialiste, si distingué soit-il. Ce sont les masses, les prolétaires, qui font le socialisme. Là où ils sont attachés à la chaîne du capital, la chaîne doit être brisée. C'est là seulement qu'est le socialisme, ce n'est que de cette façon qu'on peut faire le socialisme.

Quelle est donc la forme extérieure de la lutte pour le socialisme? C'est la grève; c'est pourquoi nous avons vu que la phase économique de ce processus est passée maintenant dans la deuxième période de la Révolution. Je voudrais insister ici, nous pouvons le dire avec fierté, et personne ne nous le disputera : nous, les Spartakistes, le Parti Communiste d'Allemagne, nous sommes les seuls dans toute l'Allemagne qui soyons aux côtés des ouvriers en grève. (*Très bien.*)

Vous avez lu, vous avez vu comment le Parti indépendant s'est comporté dans cette grève. Il n'y avait aucune différence entre le *Vorwärts* et la *Freiheit*. On a dit : « Vous devez être laborieux, le socialisme c'est le travail. » On dit cela quand le capital est encore au gouvernail! On ne fait pas de socialisme en employant de pareilles mé-



thodes, mais seulement en combattant énergiquement le capitalisme qui laisse défendre ses intérêts par les exécuteurs de ses hautes œuvres jusqu'au Parti indépendant, jusqu'à la *Freiheit*, à l'exception seulement du Parti Communiste. Ces explications nous montrent qu'aujourd'hui tous ceux qui ne sont pas avec nous travaillent inlassablement contre les grèves.

Le mouvement de grève ne fera que s'approfondir dans la phase prochaine de la Révolution; il deviendra le centre, le point décisif de la Révolution, il rejettera à l'arrière-plan les questions purement politiques. Les luttes économiques pousseront la situation à un point d'extrême gravité. Car elles amènent la Révolution au point où la bourgeoisie ne saurait souffrir de badinage. La bourgeoisie peut être mystifiée sur le terrain politique, où il est encore possible de faire des mascarades, où il peut encore se trouver des gens comme les Ebert-Scheidemann qui se présentent sous des allures socialistes, mais pas là où le profit est en jeu. Elle placera alors le gouvernement Ebert-Scheidemann devant l'alternative : ou on en finira avec les grèves, empêcher la bourgeoisie d'être étouffée par le mouvement de grève, ou bien le jeu de MM. Ebert-Scheidemann sera terminé. Je crois aussi que leurs mesures politiques les amèneront bientôt au bout de leur sac. Les Ebert-Scheidemann éprouvent beaucoup de peine à n'avoir pas trouvé beaucoup de confiance auprès de la bourgeoisie. La bourgeoisie examinera si elle doit poser l'hermine sur les épaules de parvenu d'Ebert. Si la situation en arrive là, c'est qu'il ne suffit pas pour cela d'avoir les mains tachées de sang, mais il faut avoir du sang bleu dans les veines (*très bien*); si on en vient là, on dira : « Si nous voulons un roi, nous n'avons pas besoin



d'un parvenu qui ne peut se comporter comme un roi. » (*Rires.*)

Ainsi, camarades, MM. Ebert-Seheidemann tendent au développement d'un mouvement contre-révolutionnaire. Ils ne pourront pas éteindre la flamme pétillante de la lutte de classe économique et ils ne pourront satisfaire les désirs de la bourgeoisie. Ils plongeront pour laisser la place à la contre-Révolution qui tente un effort désespéré autour d'un certain Groener ou pour une dictature militaire aux ordres de Hindenburg, ou bien ils devront céder à d'autres forces contre-révolutionnaires.

On ne peut déterminer exactement ni prévoir ce qui doit arriver. Mais il ne s'agit pas de formes extérieures, de l'instant où tel ou tel phénomène se produira, les grandes lignes du processus ultérieur nous suffisent et elles conduisent à ceci : Après la première phase de la Révolution, celle où la lutte politique est prépondérante, intervient une nouvelle phase, celle où la lutte économique progresse d'une façon continue. Dans cette deuxième phase de la Révolution, le gouvernement Ebert-Seheidemann doit disparaître au bout d'un temps plus ou moins long.

Il est aussi difficile de prévoir ce qu'il adviendra de l'Assemblée Constituante dans la deuxième phase du processus. Il est possible qu'au cas où elle se réunirait, elle devienne une nouvelle école d'éducation pour la classe ouvrière, mais il se peut aussi qu'elle ne donne absolument rien. Je veux seulement indiquer en passant sur quelle base nous nous plaçons hier, pour défendre notre position; nous nous opposons seulement à ce qu'on basât notre tactique sur une seule alternative. Je ne veux pas engager ici de nouvelles discussions, je veux seulement dire ce qui est né-



cessaire, afin qu'il ne se trouve pas quelqu'un d'entre vous qui, en écoutant distraitement, n'en vienne à cette idée : « Ah! voilà maintenant une autre chanson. » Nous sommes fermement et complètement sur le même terrain qu'hier. Notre tactique vis-à-vis de l'Assemblée Constituante, nous ne voulons pas l'asseoir sur le fait, qui peut très bien se produire, mais qui ne se produira pas forcément, que l'Assemblée Constituante s'évanouira dans les airs, mais nous voulons tenir compte de toutes les éventualités; et si l'Assemblée Constituante se réunit, nous voulons l'utiliser pour la Révolution. Qu'elle se réunisse ou qu'elle ne se réunisse pas, cela nous est tout à fait indifférent; dans l'un et l'autre cas, la Révolution ne peut que gagner.

Que reste-t-il alors du gouvernement manigancé des Ebert-Scheidemann ou de n'importe quel autre gouvernement social-démocrate qui soit au gouvernement? J'ai dit que le prolétariat, la masse du prolétariat, lui a déjà glissé des mains, il ne peut plus employer les soldats comme chair à canon de la contre-Révolution. Que reste-t-il à ces malheureux pour sauver leur situation? Il ne leur reste plus qu'une seule chance, et, camarades, si vous avez lu les nouvelles de la presse d'aujourd'hui, vous verrez où se tiennent les réserves que la contre-Révolution dirigera contre nous, si elle doit jouer le tout pour le tout. Vous avez déjà vu que les troupes allemandes marchent, à Riga, de pair avec les Anglais, contre les Bolchévistes russes. Camarades, j'ai là des documents qui nous permettent de nous rendre compte de ce qu'on complotte à Riga. La chose tout entière vient du commandement en chef de la VIII^e armée, qui opère fraternellement avec M. Auguste Winnig, le social-démocrate allemand, et un chef des syndi-



cats. On a toujours représenté les pauvres Ebert-Scheidemann comme les victimes de l'Entente. Mais c'était là une tactique du *Vorwaerts*, depuis des semaines, depuis le début de la Révolution, de dire que l'Entente désirait étouffer la Révolution en Russie et ainsi on amenait l'Entente plus près de cette voie. Nous avons montré, documents en mains, comment on a agi aux dépens du prolétariat russe et de la Révolution allemande. Dans un télégramme du 26 décembre, le lieutenant-colonel Bürkner, chef de l'état-major de la VIII^e armée, établit les négociations qui ont conduit à cet arrangement à Riga. Je donne lecture de ce télégramme :

Le 23 décembre, il y eut des pourparlers entre le fondé de pouvoir du Reich Winnig et le représentant du gouvernement anglais, l'ancien consul général à Riga, Monsanquet, à bord du vaisseau anglais *Princess-Margret*; le général en chef allemand ou son représentant était invité à cette conférence. Je fus désigné.

But de la conférence : Exécution des conditions de l'armistice.

Marche des débats :

Du côté anglais :

Les bateaux qui sont à l'ancre ici doivent surveiller l'exécution des conditions d'armistice. En vertu des conditions d'armistice, on demande ce qui suit :

1. Que les Allemands maintiennent dans la région des forces suffisantes pour faire échec aux Bolchévistes et ne pas leur permettre de dépasser les positions qu'ils occupent actuellement.

Plus loin :

On doit envoyer à l'officier d'état-major militaire britannique un plan des dispositions actuelles des troupes qui combattent contre les Bolchévistes, qu'elles soient allemandes ou lettones, afin que le plus ancien des officiers de marine en prenne connaissance. Toutes les dispositions ultérieures des troupes qui doivent combattre les Bolchévistes doivent être transmises au même officier.



4. Une force combattante suffisante doit être tenue sous les armes aux points suivants, pour empêcher que les Bolchévistes ne s'en emparent ou qu'ils ne s'avancent sur une ligne générale qui relie les places successives : Walk, Wolmar, Wenden, Friedrichstadt, Pensk, Mitau.

5. La voie ferrée Riga-Libau doit être protégée contre les attaques des Bolchévistes et le ravitaillement et la poste britannique qui empruntent cette voie doivent jouir d'un traitement de faveur.

Ensuite, viennent d'autres demandes et voilà maintenant la réponse du représentant allemand, M. Winnig :

Ce n'est vraiment pas l'habitude que de forcer un gouvernement à occuper un Etat étranger, mais, dans le cas actuel, ce serait notre désir même.

C'est ce que dit M. Winnig, le leader des syndicats allemands! Il s'agit de protéger le sang allemand — les barons baltes.

Moralement, nous nous sentons tenus d'aider un pays que nous avons affranchi de ses liens antérieurs. Mais nos desirs seraient rendus difficiles, d'abord par la situation des troupes qui, par suite des conditions d'armistice, ne voudraient plus combattre, mais rentrer chez elles et qui sont, en outre, composées de vieux invalides de guerre; en deuxième lieu, par l'attitude du gouvernement de ces pays.

On veut parler des gouvernements lettons, qui considèrent les Allemands comme leurs oppresseurs.

Nous nous efforcerions de former des unions de volontaires, ce à quoi nous sommes déjà parvenus en partie.

Cela, c'est la contre-Révolution. Vous avez entendu parler, il y a quelque temps, de la formation de la division de fer, qu'on a créée pour combattre les Bolchévistes dans les pays baltes. La position du gouvernement Ebert-Scheidemann n'était pas



nette. Maintenant, vous savez que c'est ce gouvernement qui en a fait la proposition.

Camarades, encore une petite remarque sur Winnig. Nous pouvons dire, en toute tranquillité, que les chefs des syndicats allemands — ce n'est pas un hasard qu'un chef de syndicat fasse une telle politique — que les chefs de syndicats allemands et les social-démocrates allemands sont les plus grands gredins que la terre ait portés. (*Vifs applaudissements.*) Savez-vous où devraient être tous ces Winnig, Ebert, Scheidemann? D'après le Code pénal allemand qu'ils reconnaissent, et sur lequel ils s'appuient pour parler du droit, ces gens-là devraient être en prison! (*Approbatons et applaudissements.*) Car, d'après le Code pénal allemand, quiconque mettra des soldats allemands au service de l'étranger, sera puni de prison. Et aujourd'hui nous avons — nous pouvons le dire en toute tranquillité — à la tête du gouvernement « socialiste », non seulement des gens qui sont les Judas du mouvement socialiste, mais encore des délinquants qui ne pourraient appartenir à aucune société convenable. (*Approbatons.*)

En conclusion de mon exposé, je vais vous lire une résolution se rattachant à ce point. J'attends votre approbation unanime, afin que nous puissions combattre avec fruit ces gens qui dirigent maintenant les destins de l'Allemagne (1).

Camarades, pour en revenir à la suite de mon discours, il est clair que toutes ces entreprises, la création de divisions de fer et l'accord que nous avons mentionné avec l'impérialisme anglais, ne sont pas autre chose que les dernières mesures

(1) Le texte de cette résolution a été perdu, par suite du trouble dans lequel le Parti Communiste est forcé de vivre dans les circonstances actuelles.



destinées à étouffer le mouvement socialiste allemand. La question primordiale, la question de la paix s'y rattache elle aussi. Que voyons-nous dans ce traité, si ce n'est la reprise de la guerre? Tandis que ces gredins, en Allemagne, jouent une comédie, prétendant qu'ils ont du travail plein les mains, pour rétablir la paix, que nous, nous sommes les gens qui troublent la paix, que nous éveillons le mécontentement de l'Entente et que nous faisons traîner la paix en longueur, ils préparent de leurs propres mains le déchainement de la guerre, la guerre à l'est, suivie de près par la guerre en Allemagne. Encore une fois, vous êtes ici en présence d'une situation qui veut que nous traversions une période de dissociation. Nous devons défendre en même temps que le socialisme et les intérêts de la Révolution, les intérêts de la paix et ceci ne fait que corroborer la tactique que nous, Spartakistes, nous avons suivie, à chaque occasion, comme la seule véritable, pendant les quatre années de guerre. La paix, c'est la Révolution mondiale du prolétariat! Pour rétablir la paix, pour l'assurer, il n'y a pas d'autre voie que la victoire du prolétariat socialiste. (*Vifs applaudissements.*)

Camardes, quelles sont les conséquences que nous en devons tirer pour la tactique générale que nous aurons à suivre dans la situation prochaine? Ce que nous devons en conclure immédiatement, c'est l'espoir que maintenant le gouvernement Ebert-Scheidemann sera renversé et qu'on devra le remplacer par un gouvernement prolétarien nettement socialiste et révolutionnaire. Seulement, je voudrais ne pas attirer votre attention vers le haut, mais bien vers le bas. Nous ne pouvons pas continuer à nourrir l'illusion du 9 novembre et répéter qu'il est souvent suffisant, au cours de



la Révolution socialiste, de renverser le gouvernement capitaliste et de le remplacer par un autre gouvernement. On ne peut assurer la victoire de la Révolution prolétarienne que si on commence par miner le gouvernement Ebert-Scheidemann par des luttes en masse, sociales, révolutionnaires, du prolétariat. Je voudrais aussi vous rappeler ici quelques lacunes de la Révolution allemande, lacunes qu'on n'a pas comblées dans la première phase et qui montrent nettement que, pour notre malheur, nous n'en sommes pas si loin que nous puissions assurer la victoire du socialisme, en renversant le gouvernement. J'ai essayé de vous montrer que la Révolution du 9 novembre était surtout une Révolution politique, alors qu'elle doit être surtout une Révolution économique. Elle n'était aussi qu'une Révolution des villes, la campagne n'a pas été touchée. Ce serait une folie que de réaliser le socialisme sans les paysans. Du point de vue de l'économie socialiste, l'industrie ne se transforme pas en général sans s'amalgamer immédiatement à une économie rurale réorganisée. L'idée la plus importante de l'économie socialiste est la suppression des contrastes et de la division entre la ville et la campagne. Cette division, cet antagonisme, ce contraste est un phénomène purement capitaliste qui doit être aboli, si nous nous plaçons au point de vue socialiste. Si nous voulons considérer sérieusement une transformation socialiste, il nous faut diriger notre attention sur la campagne aussi bien que sur les centres industriels, et ici, malheureusement, nous n'en sommes pas même au commencement. Maintenant, il nous faut envisager sérieusement la situation, non seulement en remarquant que nous ne pouvons socialiser sans toucher à l'économie paysanne, mais aussi parce que, si nous



avons compté les dernières réserves de la contre-Révolution, nous n'avons pas compté une réserve importante, la paysannerie. Elle n'a pas été touchée jusqu'ici, c'est justement pourquoi elle est encore une réserve pour la bourgeoisie contre-révolutionnaire. Et la première chose qu'elle fera quand la flamme de la grève socialiste menacera de lui brûler les talons, ce sera de mobiliser les paysans, les fanatiques de la propriété individuelle. Pour prévenir cette puissance contre-révolutionnaire, il n'y a pas d'autre moyen que de porter la lutte de classe à la campagne, de mobiliser contre les propriétaires le prolétariat sans terre et les petits paysans. (*Bravos et applaudissements.*)

Nous en déduisons ce que nous avons à faire pour assurer les conditions du succès de la Révolution. Je voudrais essayer de résumer nos devoirs prochains dans une formule concrète : nous devons avant tout édifier dans l'avenir le système des conseils d'ouvriers et de soldats et surtout le système des conseils d'ouvriers, en l'étendant dans toutes les directions. Ce que nous avons entrepris le 9 novembre, ce ne sont que des essais bien faibles et même moins encore. Dans la première phase de la Révolution, nous avons même perdu à nouveau de grands instruments du pouvoir. Vous savez que la contre-Révolution cherche à démolir le système des conseils d'ouvriers et de soldats. Dans la Hesse, le gouvernement contre-révolutionnaire a aboli les conseils d'ouvriers et de soldats; en d'autres endroits, on leur a enlevé les instruments du pouvoir. C'est pourquoi nous ne devons pas seulement édifier le système des conseils d'ouvriers et de soldats, mais aussi introduire les travailleurs de la terre et les petits paysans dans ce système des conseils. Nous devons nous emparer du pouvoir, c'est ainsi que



nous devons nous représenter le problème de la prise du pouvoir : qu'est-ce que fait, qu'est-ce que peut faire, qu'est-ce que devrait faire chaque conseil d'ouvriers et de soldats dans toute l'Allemagne? (*Bravos.*)

C'est là qu'est le pouvoir, nous devons miner le sous-sol de l'Etat bourgeois, en ne divisant plus partout le pouvoir public, la justice et l'administration, mais en les réunissant, en les remettant entre les mains des conseils d'ouvriers et de soldats.

Camarades, nous avons un vaste champ à labourer. Nous devons agir par en bas, donner aux conseils d'ouvriers et de soldats une force telle que si le gouvernement Ebert-Scheidemann ou quelque autre similaire est renversé, ceci n'en soit que la conséquence. Ainsi, la conquête du pouvoir ne doit pas se faire de but en blanc, mais elle doit être progressive; nous devons pénétrer dans l'Etat bourgeois jusqu'à ce que nous possédions toutes les positions et les défendre avec dents et ongles. La lutte économique, selon moi et mes amis du Parti, doit être, elle aussi, l'œuvre des conseils ouvriers. Les conseils ouvriers doivent diriger de plus en plus la dissociation économique. Les conseils ouvriers doivent avoir tout le pouvoir dans l'Etat. Nous devons travailler maintenant dans cette direction, et il en ressort aussi qu'il nous faut compter prochainement sur une recrudescence colossale de la lutte. Car il s'agit ici de lutter pas à pas, front contre front, dans chaque Etat, dans chaque ville, dans chaque village, dans chaque commune, pour donner aux conseils d'ouvriers et soldats tous les instruments du pouvoir, qu'il faut arracher morceau par morceau des mains de la bourgeoisie. Mais il faut que nos camarades du Parti, il faut d'abord que les prolé-



taires apprennent. Là même où existent des conseils d'ouvriers et soldats, on ne sait pas encore nettement à quoi sont destinés les conseils d'ouvriers et soldats. (*Très bien.*)

Nous devons d'abord apprendre aux masses que le conseil d'ouvriers et soldats doit être le levier de la machine d'Etat, et, de tous les côtés, qu'il doit se saisir de tous les pouvoirs et les transformer. Les masses ouvrières, qui sont déjà organisées dans les conseils d'ouvriers et soldats en sont à des centaines de lieues, hormis naturellement quelques petites minorités de prolétaires conscients de leur devoir. Mais ce n'est pas là un défaut, c'est normal. La masse, quand elle exerce le pouvoir, doit apprendre à exercer le pouvoir. Nous sommes heureusement loin des temps où on parlait de donner au prolétariat une éducation socialiste. Pour les marxistes de l'école de Kautsky, cette époque semble encore exister aujourd'hui. Eduquer les masses dans le socialisme, cela veut dire : leur faire des conférences et répandre des tracts et des brochures. Non, l'école prolétarienne socialiste n'emploie pas ces méthodes. Elles apprendront dans l'action. (*Très juste.*) Nous disons ici : Au commencement était l'action; l'action doit être telle que les conseils d'ouvriers et soldats sentent qu'ils sont destinés et apprennent à sentir qu'ils sont destinés à devenir l'unique pouvoir public dans tout le Reich. Ce n'est que de cette manière que nous pouvons miner le terrain, en sorte qu'il soit préparé pour l'écroulement qui doit couronner notre œuvre. Et c'est pourquoi, camarades, ce n'était pas sans réflexion que je vous disais hier, quand nous discutions : Ne continuez pas à vous faciliter la lutte! Quelques camarades m'ont mal compris, ils ont cru que j'avais admis qu'ils voulaient assister les bras croisés au boycottage



de l'Assemblée Nationale. Je veux dire que l'histoire ne nous facilite pas la tâche comme dans les Révolutions bourgeoises, alors qu'il suffisait de renverser l'assiette du pouvoir officiel et de remplacer quelques hommes par de nouveaux hommes. Nous devons travailler par en bas, cela correspond justement au caractère de masse de notre Révolution, quant aux buts qui forment la base de la Constitution sociale. Nous devons opérer la conquête du pouvoir politique non par en haut, mais par en bas, c'est le caractère de la Révolution prolétarienne d'aujourd'hui. Le 9 novembre, nous avons essayé de secouer le pouvoir public, la domination de classe; c'était une tentative faible, inconsciente et chaotique. Ce qu'il faut faire maintenant, c'est concentrer consciemment toute la puissance du prolétariat sur les forteresses de la société capitaliste. En bas, là où le patron se tient en face de ses esclaves, en bas, là où tous les organes de la domination de classe se trouvent en face des masses, objet de cette domination, nous devons arracher aux maîtres, pied à pied, les instruments de leur pouvoir et les prendre dans nos mains. En esquissant ainsi les choses, il est possible que le processus dure plus longtemps qu'on ne serait tenté de le croire à première vue. Je crois qu'il est bon pour nous de nous représenter nettement toutes les difficultés et les complications de cette Révolution. Car j'espère que cette esquisse des grandes difficultés, des devoirs qui s'accroissent, agit sur vous comme sur moi et ne vous paralyse pas dans votre courage; au contraire, plus la tâche est grande, plus nous banderons nos forces; et n'oublions pas que la Révolution sait accomplir son œuvre avec une *vitesse* formidable. Je ne veux pas prendre sur moi de prophétiser combien ce processus durera



de temps. Qui d'entre nous le compte, qui s'en soucie, si seulement notre vie est assez longue pour y arriver! (1). Il s'agit seulement que nous sachions clairement et nettement ce que nous avons à faire; avec mes faibles forces, j'espère vous l'avoir quelque peu exposé à grands traits. (*Applaudissements prolongés et acclamations enthousiastes.*)

(1) Rosa Luxembourg, quand elle prononçait ces paroles, n'avait plus guère que deux semaines à vivre : elle fut assassinée le 15 janvier 1919, le même jour que Karl Liebknecht.



Que veut l'Union de Spartacus ?

Dans son discours (p. 14), Rosa Luxembourg fait allusion à une brochure largement répandue en novembre-décembre 1918 par les spartakistes : Que veut l'Union de Spartacus? Nous croyons devoir reproduire ici le texte français (destiné aux soldats des armées d'occupation) de cette importante brochure, dont nous avons tout lieu de croire qu'elle est l'œuvre de Rosa Luxembourg elle-même.

I

Le 9 novembre 1918, les ouvriers et les soldats ont aboli l'ancien régime en Allemagne. L'illusion sanglante de l'hégémonie du sabre prussien sur le monde a été anéantie sur les champs de bataille de la France. La bande de criminels qui avait allumé l'incendie mondial et entraîné l'Allemagne dans une mare de sang, était arrivée à bout de son latin. Le peuple trompé durant quatre années, qui avait oublié ses devoirs de peuple civilisé, ses sentiments d'honneur et d'humanité au service du dieu Moloeh, qui s'était laissé faire un instrument de crimes, sortit enfin de sa léthargie de quatre années et s'éveilla au bord de l'abîme.

Le 9 novembre, le prolétariat allemand se souleva pour se débarrasser du joug honteux. On chassa les Hohenzollern, on élut des Soviets d'ouvriers et de soldats.

Mais les Hohenzollern n'ont jamais été autre chose que les agents d'affaires de la bourgeoisie et des junkers. C'est la domination de la classe bourgeoise qui a été la véritable cause de la guerre mondiale en Allemagne comme en France, en Russie comme en Angleterre, en Europe comme en Amérique. Ce sont les capitalistes de tous les pays qui ont été les véritables instigateurs de l'extermination des peuples. C'est le Capital international qui est l'insatiable Baal, dans les gueules sanglantes



duquel ont été jetées, toutes fumantes, des millions et des millions de victimes humaines.

La guerre mondiale a mis la société devant l'alternative suivante : ou continuation du règne du capitalisme, de nouvelles guerres et la chute imminente dans le chaos et l'anarchie, ou suppression de l'exploitation capitaliste.

La domination de la classe bourgeoise a perdu son droit à l'existence avec la cessation de la guerre. Elle n'est plus en état de sauver la société de l'horrible désastre économique dans lequel l'orgie impérialiste l'a laissée.

Les moyens de production ont été détruits dans des proportions monstrueuses. On a anéanti des millions de forces productives, la meilleure et la plus intelligente couche de la classe ouvrière. L'affreuse misère, résultant du chômage, attend les survivants à leur rentrée au foyer.

La famine et les maladies menacent de détruire les forces populaires dans leur racine même. La banqueroute financière de l'Etat sous le fardeau monstrueux des dettes de guerre est inévitable.

Pour sortir de cette confusion sanglante, de ce gouffre béant, il n'y a d'autre recours, d'autre issue, d'autre salut que le socialisme. Seule la révolution mondiale du prolétariat peut mettre l'ordre dans ce chaos, procurer à tous du travail et du pain, mettre fin à l'égoïsme mutuel des peuples et apporter à l'humanité martyrisée la paix, la liberté et la véritable civilisation. A bas le système des salaires! Tel est le mot d'ordre actuel. C'est la collaboration en camarades qui doit remplacer le travail salarié et la domination de classe. Les moyens de travail doivent cesser d'être le monopole d'une classe, ils doivent devenir le bien commun de tous. Plus d'exploiteurs et d'exploités! Règlement de la production et répartition des produits dans les intérêts de la communauté : annulation du système actuel de production qui est celui de l'exploitation et du brigandage, ainsi que du commerce actuel qui n'est que de la tromperie.

Des camarades libres, unis pour le travail, à la place des patrons et de leurs esclaves mercenaires! Le travail ne doit plus être une torture pour personne, parce qu'il est un devoir pour chacun! Une existence digne d'un homme pour celui qui remplit son devoir vis-à-vis de la société! La faim n'est plus la loi maudite du travail, mais une punition pour les fainéants.

Ce n'est que dans une pareille société que l'on pourra extirper les haines des peuples et la servitude. Ce n'est que lorsqu'on aura réalisé une pareille société, que la



terre ne sera plus souillée par les assassinats. Alors seulement on pourra dire :

CETTE GUERRE A ÉTÉ LA DERNIÈRE.

A l'heure actuelle, le socialisme est la seule ancre de salut de l'humanité. Au-dessus des mirailles croulantes de la société capitaliste, flamboient comme un memento les paroles foudroyantes du *Manifeste Communiste* :

LE SOCIALISME OU LA CHUTE DANS LA BARBARIE!

II

La réalisation du régime socialiste est la tâche la plus vaste qui ait jamais été dévolue à une classe et à une révolution dans l'histoire du monde. Cette tâche exige une reconstruction complète de l'Etat et une transformation absolue dans les bases économiques et sociales de l'Etat.

Cette reconstruction et cette transformation ne peuvent être décrétées par des autorités, par une commission ou un Parlement, elles ne peuvent être entreprises et menées à bien que par les masses populaires elles-mêmes.

Dans toutes les révolutions précédentes, c'était une petite minorité du peuple qui dirigeait la lutte révolutionnaire, qui lui indiquait le but et la direction et qui ne se servait des masses que comme d'un instrument pour faire triompher ses propres intérêts, les intérêts de la minorité. La révolution socialiste est la première qui aboutira à la victoire dans l'intérêt et par l'intermédiaire de la grande majorité des travailleurs.

La masse du prolétariat n'est pas simplement appelée à donner, en pleine conscience, un but et une direction à la révolution. Elle doit encore introduire, pas à pas, par sa propre activité, le socialisme dans la vie.

La nature de la société socialiste consiste en ce que la grande masse des travailleurs cesse d'être une masse gouvernée, qu'elle participe pleinement à la vie politique et économique et qu'elle gouverne en disposant d'elle-même librement et en pleine conscience.

C'est pourquoi la masse prolétarienne, depuis les chefs suprêmes de l'Etat jusqu'à la plus petite commune, doit remplacer les organes devenus inutiles de la domination de la classe bourgeoise : conseils d'Etat, parlements, conseils municipaux, par ses propres organes de classe : des Soviets d'Ouvriers et de Soldats : elle doit remplir tous



les emplois, surveiller tous les fonctionnaires, évaluer tous les besoins de l'Etat en tenant compte des véritables intérêts de classe et des devoirs socialistes.

Et ce n'est que par la collaboration incessante des masses populaires et de leurs organes, les conseils d'ouvriers et de soldats, les uns avec les autres, que leur activité peut donner à l'Etat un esprit socialiste.

La transformation économique, elle aussi, ne peut s'accomplir que grâce au travail des masses du prolétariat. Les décrets des pouvoirs révolutionnaires sur la socialisation ne sont à eux seuls que des paroles vides de sens. Il n'y a que les travailleurs qui puissent, par leur action, insuffler la vie à ces paroles. Les ouvriers s'empareront du contrôle sur la production et finalement de la véritable direction des affaires en luttant obstinément contre le capital, dans un corps-à-corps de chaque instant, par la poussée directe des masses, par des grèves et par la création d'organes représentatifs permanents.

Les masses prolétariennes doivent apprendre à devenir; au lieu de machines sans vie que le capitaliste met au service de la production, les directeurs conscients, libres et indépendants de cette production. Elles doivent acquérir le sentiment de responsabilité des membres actifs de la communauté, seule propriétaire de toutes les richesses économiques. Elles doivent faire preuve de zèle sans le fouet de l'entrepreneur, fournir de plus hauts rendements sans y être contraintes par le capitaliste, observer une discipline sans commandement ou oppression, sans maîtres.

L'idéalisme le plus élevé dans l'intérêt de la communauté, la discipline la plus sévère envers soi-même, un véritable esprit de civisme dans les masses, constituent la base morale de la société socialiste, tandis que celle de la société capitaliste repose sur la stupidité, l'égoïsme et la corruption.

La masse ouvrière ne peut acquérir que par son activité, son expérience personnelle, toutes ces vertus civiques socialistes, les connaissances et la capacité de diriger toutes les entreprises socialistes. Partout où le travail et le capital, le peuple et la classe bourgeoise dirigeante se regardent dans le blanc des yeux, la socialisation de la société ne peut être réalisée, dans toute son ampleur, que par une lutte obstinée, inébranlable des masses ouvrières. « L'affranchissement de la classe ouvrière doit être l'œuvre de la classe ouvrière elle-même ».



III

Dans les révolutions bourgeoises, le sang, la terreur, les assassinats politiques étaient les armes inévitables entre les mains des classes révoltées.

La révolution prolétarienne n'a pas besoin de terreur pour atteindre son but, elle a le meurtre en haine et en horreur. Elle n'a pas besoin de ces moyens de lutte parce qu'elle ne combat pas contre les individus, mais contre les institutions, parce qu'elle n'apporte pas dans l'arène de naïves illusions dont la perte doit être vengée dans le sang. La révolution socialiste n'est pas une tentative désespérée d'une minorité pour modeler de force le monde selon son idéal; c'est une action des masses, composées de millions d'hommes du peuple, appelées à remplir une mission historique et à réaliser une nécessité historique.

Mais la révolution prolétarienne sonne en même temps le glas de tout esclavage, de toute oppression. Voilà pourquoi tous les capitalistes, les junkers, les petits-bourgeois, les officiers, tous les fainéants et les parasites de l'exploitation et de la domination de classe se lèvent, comme un seul homme, pour lutter à mort contre la révolution prolétarienne.

C'est une illusion insensée que de croire que les capitalistes se soumettraient de bon gré au verdict socialiste d'un parlement ou d'une assemblée nationale, qu'ils renonceraient tranquillement à la propriété, aux bénéfices, à leur privilège d'exploitation. Toutes les classes dirigeantes ont lutté jusqu'à présent, avec la dernière énergie, pour leurs privilèges. Les patriciens romains, de même que les barons féodaux du moyen âge, les chevaliers anglais, de même que les marchands d'esclaves américains, les boyards valaques, de même que les fabricants de soie de Lyon, tous ont versé des torrents de sang, enjambé les cadavres, semé les meurtres et les incendies, provoqué les guerres civiles et les trahisons d'Etat pour défendre leurs privilèges et leur pouvoir.

La classe capitaliste impérialiste, en sa qualité de dernier rejeton de la classe des exploités, dépasse tons ses prédécesseurs en brutalité, en cynisme et en bassesse. Elle défendra son saint des saints, ses bénéfices et ses privilèges d'exploitation, du bec et des ongles par toutes les méthodes de froide cruauté, dont elle a fait preuve dans toute l'histoire de sa politique coloniale



et de la dernière guerre mondiale. Elle mettra en branle ciel et enfer contre le prolétariat. Elle mobilisera les campagnes contre les villes, elle excitera les couches retardées des ouvriers contre l'avant-garde socialiste, elle organisera des massacres avec l'aide des officiers, elle cherchera à paralyser toutes les mesures socialistes par mille moyens de résistance passive, elle soulèvera contre la révolution une vingtaine de Vendées, elle invoquera pour son salut l'invasion étrangère, le fer exterminateur de *Clemenceau*, de *Lloyd George* et de *Wilson*; elle préférera transformer le pays en montagnes de ruines fumantes plutôt que de renoncer de bon gré à l'esclavage salarié.

Toute cette résistance doit être brisée pas à pas, avec un poing de fer, avec une énergie impitoyable. Il faut opposer à la violence de la contre-révolution bourgeoise la violence révolutionnaire du prolétariat; aux coups, aux intrigues et aux machinations de la bourgeoisie, la compréhension claire et inflexible du but à atteindre, la maturité et l'activité toujours en éveil de la masse prolétaire; aux dangers menaçants de la contre-révolution, l'armement du peuple et le désarmement des classes dirigeantes aux manœuvres d'obstruction parlementaire de la bourgeoisie, l'organisation active des masses d'ouvriers et de soldats; à l'ubiquité et aux ressources inépuisables de la société bourgeoise, la puissance concentrée, ramassée sur elle-même et centuplée de la classe ouvrière. Seul le front serré du prolétariat allemand tout entier (du prolétariat du Nord de l'Allemagne avec celui du Sud, de celui des villes avec celui de la campagne, des ouvriers avec les soldats) le sentiment sacré et vivace de la révolution allemande de pair avec celui de l'Internationale, l'élargissement de la révolution allemande en une révolution mondiale du Prolétariat, peuvent créer la base de granit sur laquelle se dressera l'édifice de l'avenir.

La lutte pour le socialisme est la guerre civile la plus grandiose qu'ait vue l'histoire du monde, et la révolution prolétarienne doit forger les armes nécessaires à cette guerre civile, elle doit apprendre à s'en servir — pour lutter et pour vaincre.

C'est la dictature du prolétariat, et par conséquent la véritable démocratie, qui assure aux masses populaires l'investissement de tout le pouvoir politique pour la réalisation des problèmes révolutionnaires. La démocratie véritable, celle qui n'est pas un leurre, ne peut pas exister là où l'esclave salarié siège côte à côte avec le capitaliste, le prolétaire de la campagne avec le junker, dans une fausse égalité, pour débattre à la façon parle-



mentaire de leurs questions vitales; elle ne peut exister que là où la masse prolétarienne, composée de millions d'hommes, saisit dans son poing calleux tout le pouvoir d'Etat pour le briser sur la tête des classes dirigeantes, comme le dieu Tor brisa son marteau.

Pour faciliter au prolétariat l'accomplissement de cette tâche, l'Union de Spartacus exige :

I. — Mesures immédiates pour la sûreté de la Révolution

1. Désarmement de toute la police, de tous les officiers, de même que des soldats non-prolétaires; désarmement de tous ceux qui appartiennent aux classes dirigeantes.

2. Confiscation, par les Soviets d'Ouvriers et de Soldats, de tous les dépôts d'armes et de munitions, de même que de toute la production de fournitures militaires.

3. Armement de la population ouvrière masculine adulte tout entière pour former une *milice de travailleurs*. Formation des prolétaires en une *garde rouge*, comme partie active de la milice, pour protéger constamment la révolution contre les tentatives et les intrigues contre-révolutionnaires.

4. Suppression du pouvoir de commandement des officiers et des sous-officiers. Remplacement de l'obéissance militaire automatique par une discipline volontaire des soldats. Nomination de tous les supérieurs par les troupes avec le droit de rappel. Suppression des tribunaux militaires.

5. Exclusion des officiers et des « coalitionnistes » de tous les Soviets de Soldats.

6. Remplacement de tous les organes politiques et des autorités de l'ancien régime par des membres de confiance des Soviets d'Ouvriers et de Soldats.

7. Création d'un tribunal révolutionnaire chargé de juger ceux qui sont responsables d'avoir suscité ou prolongé la guerre, les deux Hohenzollern, Ludendorff et Hindenburg, Tirpitz et leurs complices, de même que tous les conjurés de la contre-révolution.

8. Confiscation immédiate de tous les produits alimentaires pour assurer l'alimentation du peuple.

II. — Dans le domaine politique et social

1. Suppression de tous les Etats séparatistes, une république allemande socialiste unie.

2. Annulation de tous les parlements et de tous les conseils municipaux; reprise de leurs fonctions par les Soviets d'Ouvriers et de Soldats, de même que par leurs représentants et leurs organes.

3. Elections dans toute l'Allemagne de Soviets d'Ouvriers par tous les travailleurs adultes des deux sexes, dans les villes et dans les campagnes, d'après les branches de production, et de Soviets de Soldats par les troupes, à l'exception des officiers et des coalitionnistes. Droit pour les soldats de rappeler à tout instant leurs représentants.

4. Elections des délégués des Soviets d'Ouvriers et de Soldats du pays entier au *Soviet Central* des Soviets d'Ouvriers et de Soldats, lequel doit être un *Soviet Exécutif* comme organe suprême du pouvoir législatif et exécutif. Réunion du Soviet Central provisoirement au moins tous les trois mois — à toutes les nouvelles élections des délégués — pour exercer un contrôle constant sur l'activité du Soviet Exécutif et pour maintenir un contact vivant entre la masse des Soviets d'Ouvriers et de Soldats de tout le pays avec leur organe suprême de Gouvernement. Droit des Soviets d'Ouvriers et de Soldats locaux de rappeler et remplacer à tout instant leurs représentants au Soviet Central, au cas où ceux-ci n'agiraient pas dans l'esprit de leurs électeurs. Droit du Soviet Exécutif de nommer et de faire démissionner les commissaires du peuple, ainsi que les autorités et les employés de l'Etat.

5. Suppression de toutes les distinctions d'Etat, des ordres et des titres. Egalité légale et sociale complète des deux sexes.

6. Législation sociale révisée, diminution des heures de travail pour remédier au chômage, en tenant compte de l'affaiblissement physique des travailleurs à la suite de la guerre; journée de travail de six heures au maximum.

7. Réforme immédiate et fondamentale dans les questions d'alimentation, de logement, d'hygiène et d'instruction dans le sens et l'esprit de la révolution prolétarienne.



III. — Exigences économiques immédiates

1. Confiscation de tous les biens et revenus dynastiques dans l'intérêt de la communauté.

2. Annulation des dettes d'Etat et des autres dettes publiques, ainsi que de tous les emprunts de guerre, excepté des valeurs à partir d'une somme fixe déterminée par le Soviet Central des Soviets d'Ouvriers et de Soldats.

3. Expropriation foncière de toutes les entreprises d'économie rurale grandes et moyennes : formation de communes socialistes d'économie rurale sous une direction centrale unique pour tout le pays ; les petites propriétés des paysans restent à leurs propriétaires jusqu'à ce que ceux-ci se joignent volontairement aux communes socialistes.

4. Expropriation par la République Soviétiste de toutes les banques, des mines, des usines, ainsi que de toutes les grandes entreprises d'industrie et de commerce.

5. Confiscation de toutes les richesses à partir d'une certaine valeur déterminée par le Conseil Central.

6. Prise en main par la République Soviétiste de tout le système des communications publiques.

7. Election, dans toutes les entreprises, des soviets d'entreprises qui doivent, d'accord avec les Soviets d'Ouvriers, administrer toutes les affaires intérieures des entreprises, régler les conditions de travail, contrôler la production et se charger enfin de la direction des entreprises.

8. Etablissement d'une Commission Centrale des Grèves qui, par une collaboration constante avec les soviets d'entreprises, doit assurer à un mouvement de grève commençant une direction unique dans tout le pays, le caractère socialiste et le secours le plus efficace à l'aide du pouvoir politique des Soviets d'Ouvriers et de Soldats.

IV. — Problèmes internationaux

Entrée immédiate en relations avec les partis des camarades de l'étranger pour asseoir la révolution socialiste sur une base internationale et pour formuler et assurer la paix à l'aide d'une fraternisation internationale et d'un soulèvement révolutionnaire du prolétariat mondial.



IV

Voilà ce que veut l'Union de Spartacus!

Et parce qu'elle le veut, parce qu'elle est celle qui exige et qui excite, parce qu'elle est la conscience socialiste de la révolution, elle est haïe, persécutée et calomniée par tous les ennemis déclarés et secrets de la révolution et du prolétariat.

Crucifiez-la! crient les capitalistes qui tremblent pour leurs coffres-forts.

Crucifiez-la! crient les petits bourgeois, les officiers, les antisémites, les journalistes-laquais de la bourgeoisie qui tremblent pour les pots-de-vin que leur procurait le règne de la classe bourgeoise.

Crucifiez-la! crient les hommes de Scheidemann qui, comme Judas Iscariote, ont vendu les ouvriers à la bourgeoisie et qui tremblent pour le prix de la trahison: leur pouvoir politique.

Crucifiez-la! répètent encore, comme un écho, les couches trompées, dupées, abusées de la classe ouvrière et des soldats qui ne savent pas qu'ils s'emportent contre leur propre chair et leur propre sang en dirigeant leur fureur contre l'Union de Spartacus.

Tout ce qu'il y a de contre-révolutionnaire, d'hostile au peuple, d'antisocialiste, d'équivoque, de souterrain, d'obscure, se réunit dans sa haine, son dénigrement contre l'Union de Spartacus. Et cela prouve que le cœur de la révolution bat dans sa poitrine et que l'avenir lui appartient.

L'Union de Spartacus n'est pas un parti qui veut parvenir au pouvoir par-dessus la tête ou par l'intermédiaire des masses des travailleurs. L'Union de Spartacus n'est que le parti du prolétariat conscient du but, qui indique, à chaque pas, à toute la grande masse du prolétariat, sa tâche historique, qui monte la garde, à chaque stade isolé de la révolution, vers le but socialiste final, et dans toutes les questions nationales, au nom des intérêts de la révolution prolétarienne mondiale.

L'Union de Spartacus refuse de partager le pouvoir d'Etat avec les serviteurs de la bourgeoisie, les Scheidemann-Ebert, parce qu'elle voit dans leur collaboration une trahison des principes du socialisme, une consolidation de la contre-révolution et un affaiblissement de la révolution.

L'Union de Spartacus refusera également de parvenir au pouvoir pour la raison que les Scheidemann-Ebert



ont fait banqueroute et que les indépendants, par leur collaboration avec ceux-ci, ont abouti à une impasse.

L'Union de Spartacus ne prendra jamais le pouvoir d'Etat autrement que par la volonté claire et sans équivoque de la grande majorité de la masse prolétarienne de toute l'Allemagne, et autrement qu'avec l'adhésion consciente de cette masse au point de vue, aux buts et aux méthodes de combat de l'Union de Spartacus.

La révolution prolétarienne ne peut s'engager que peu à peu, pas à pas, sur le chemin du Golgotha de ses expériences amères, à travers des défaites et des victoires, jusqu'à la parfaite clarté et jusqu'à sa maturité.

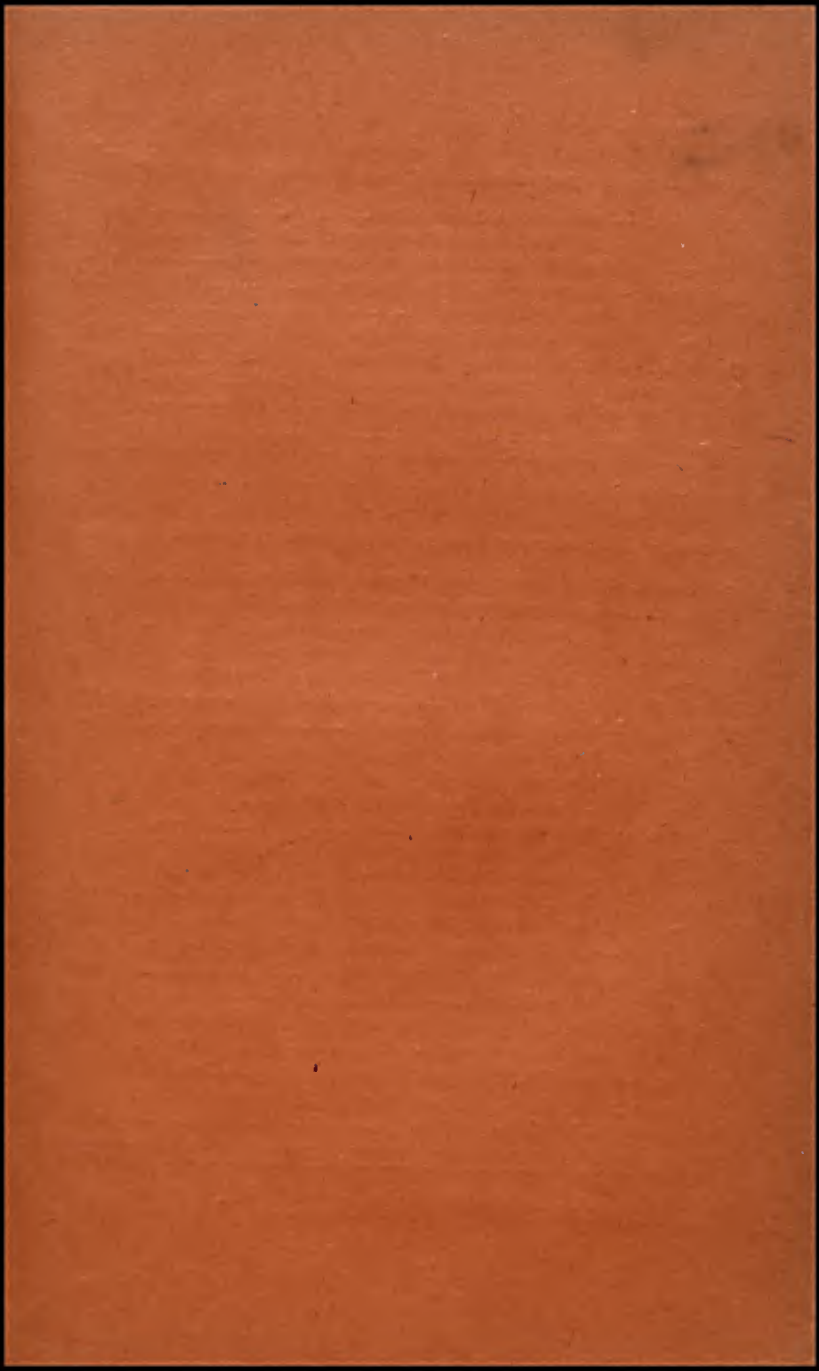
La victoire de l'Union de Spartacus ne doit pas marquer le début, mais la fin de la révolution : elle s'identifie avec la victoire des masses composées de millions de prolétaires révolutionnaires.

Debout, prolétaires ! Au combat ! Il s'agit de conquérir un monde et de combattre contre un monde. Dans cette lutte suprême de classes, unique dans l'histoire du monde, pour les idéals les plus élevés de l'humanité, il faut appliquer à l'ennemi cette parole :

Les pouces sur les yeux et le genou sur la poitrine !

L'UNION DE SPARTACUS.





BIBLIOTHÈQUE COMMUNISTE

N. LÉNINE. — L'État et la Révolution.....	4 "
— La Révolution prolétarienne.....	4 "
— La Maladie infantile du Communisme.....	4 "
L. TROTSKY. — Terrorisme et Communisme.....	7 "
— Nouvelle Etape.....	4 "
— Entre l'Impérialisme et la Révolution.....	4 50
E. VARGA. — La Dictature du Proletariat.....	6 "
Compte rendu de la Conférence de l'Exécutif élargi de l'Internationale Communiste (Moscou, Février-Mars 1922).....	5 "

PETITE BIBLIOTHÈQUE COMMUNISTE

P. FROELICH. — La Terreur blanche en Allemagne.....	1 "
A. GLEBOV. — Les Syndicats russes et la Révolution (Préface de B. SOUVARINE).....	" 50
KOLLONTAÏ. — La Famille et l'État Communiste..... (épuisé).	
— L'Ouvrière et la Paysanne dans la République Soviétique.....	" 60
KERTJENZEV. — Les Alliés et la Russie.....	3 "
N. LÉNINE. — Lettre aux ouvriers américains..... (épuisé).	
— Les problèmes du pouvoir des Soviets. (épuisé).	
— Les Bolcheviks et les paysans..... (épuisé).	
L. TROTSKY. — Le Terrorisme..... (épuisé).	
— La Commune de Paris et la Russie des Soviets.....	" 60
— Le Communisme en France et l'Internationale.....	1 25
— La Crise du Parti communiste français.....	" 20
— Le Salut du Parti communiste français.....	" 25
C. ZETKIN. — Les Batailles révolutionnaires de l'Allemagne.....	" 75
G. ZINOVIEV. — La Tactique du front unique.....	" 75
— N. Lénine.....	" 75
Manifeste et Résolution de l'Internationale Communiste (Introduction de B. SOUVARINE..... (épuisé).	
Le Programme du Parti Communiste russe..... (épuisé).	
Le Monde capitaliste et l'Internationale Communiste (Manifeste du 2 ^e Congrès).....	" 75

Librairie de " l'Humanité " - PARIS

